

## **Du réel à sa représentation, le mouvement de l'eau chez Paul Vaillant-Couturier**

### **From reality to its representation, the movement of water in Paul Vaillant-Couturier's work**

**Dharréville Pierre**

**Doctorant en lettres, CELIS, Université de Clermont Auvergne (UCA)**

**[pierre.dharreville@doctorant.uca.fr](mailto:pierre.dharreville@doctorant.uca.fr)**

*Reçu le 07/11/2024 Accepté le 10/12/2024 Publié le 30 /12/2024*

**Résumé :** Paul Vaillant-Couturier (1892-1937), écrivain, journaliste et responsable politique, fut un grand voyageur. L'article analyse la place de l'eau dans son œuvre, cherchant à sérier ses usages littéraires pour en découvrir les sens. Elle y apparaît d'abord comme une métaphore de l'ennui, mais à l'eau croupissante, l'auteur préfère l'eau vive, fût-elle imprévisible et immaîtrisable : il ne se cache pas d'être un adorateur de l'orage, auquel il juge préférable que son existence soit comparable. L'écrivain lyrique la mobilise pour donner le réel à comprendre et à ressentir. La mer et l'océan sont convoqués avec leur dimension universelle pour parler de l'humanité et invoquer la liberté, mais l'eau, loin d'être idéalisée, surgit également comme un drame qui emporte tout. Considérée pour son mouvement, l'écrivain en fait la source de nouveaux narratifs inscrits dans son contemporain. Elle constitue l'un des thèmes traversants par lesquels il cherche à conjuguer le littéraire et le politique.

**Mots-clés** : lyrisme, réalisme, politique, mouvement, métaphore.

**Abstract:** Paul Vaillant-Couturier (1892-1937), writer, journalist and political leader, was a great traveler. The article analyzes the place of water in his work, seeking to series its literary uses to discover their meanings. It first appears as a metaphor for boredom, but instead of stagnant water, the author prefers living water, even if it is unpredictable and uncontrollable: he makes no secret of being a worshiper of water. storm, to which he judges it preferable that his existence be comparable. The lyrical writer mobilizes it to give reality to be understood and felt. The sea and the ocean are summoned with their universal dimension to speak of humanity and invoke freedom, but water, far from being idealized, also emerges as a drama that carries everything away. Considered for its movement, the writer makes it the source of new narratives inscribed in his contemporary. It constitutes one of the running themes through which he seeks to combine the literary and the political.

**Keywords:** lyricism, realism, politics, movement, metaphor.

---

## INTRODUCTION

Il faut commencer par un poncif : l'eau, c'est la vie. Il ne s'agit pas de discuter la validité scientifique d'une telle affirmation, mais on peut souligner qu'il s'agit d'une intuition écologique ancrée dans les représentations humaines bien avant l'heure de la grande prise de conscience du XXI<sup>e</sup> siècle. Cette banalité trouve-t-elle du relief dans la littérature ? De toute évidence, le rapport de l'humanité à l'eau a inspiré de nombreux artistes dans tous les champs de la création, y compris dans le champ littéraire, non pas pour illustrer une théorie, mais pour explorer des réalités incontournables mettant en scène les formes de l'eau.

Rien ne prédestinait particulièrement Paul Vaillant-Couturier (1892-1937) à faire de l'eau l'un de ses personnages récurrents, si ce n'est sa proximité avec la nature, en l'occurrence avec la nature ariégeoise de ses vacances d'enfant. Pourtant, elle surgit dans son œuvre, jusqu'à y occuper une place remarquable. Cette place interroge : quelle fonction l'eau remplit-elle dans son dispositif littéraire ? Il semble qu'elle soit l'un des motifs qui incarne sa préoccupation d'une parole vivante. L'écrivain n'en renvoie pas une image idyllique : dans ses textes, le sentiment d'immensité et l'esprit de

liberté qu’incarnent l’eau ont pour prix son imprévisibilité et la possibilité de sa démesure. Elle apparaît dans son ambivalence et dans son déchirement intrinsèque : eau de vie, eau de mort. Nous analyserons cette double dimension dans le recours à l’eau comme métaphore de l’existence personnelle, puis dans le recours à l’eau comme métaphore de la société, avant d’interroger le lyrisme de Paul Vaillant-Couturier à l’épreuve de l’eau.

## **1- Métaphore de l’existence**

Paul Vaillant-Couturier s’intéresse à la personne humaine : « *nous proclamons l’individu* »<sup>1</sup>, écrit-il dans un rapport de 1936. Dans son œuvre, l’eau est convoquée comme évocation de l’existence et des postures personnelles qu’elle induit, comme l’ennui ou l’engagement.

### **1-1- L’eau qui stagne comme un ennui**

Paul Vaillant-Couturier assume très tôt un parti pris lyrique, dont les formes évolueront au fil du temps. Dans son premier recueil de poèmes, *La Visite du berger* (1913), qui s’inscrit dans une veine à la fois bucolique et mystique, il évoque l’eau dès le début du poème drapeau, celui qui constitue la pointe la plus acérée de son propos :

L’eau dort :  
Je suis comme l’eau des âges morts  
Qui stagne dans les forêts circulaires  
Autour des châteaux forts,  
Entre les herbes plates en lanières,  
Et les éboulis coniques des pierres.

Inutile l’eau noire dort.  
Il n’y a rien à faire.

L’eau est tombée au fond des vieux fossés de pierres

---

<sup>1</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Au service de l’esprit*, Éditions sociales, Paris, 1936.

éternels comme les mystères  
De la vie et de la mort.<sup>2</sup>

Ce sommeil de l'eau suggère qu'il y eut une vie avant et qu'il y en aura peut-être une autre après. Cette eau qui « dort », qui « stagne », qui est « inutile », constitue une métaphore de lui-même, endormi dans sa propre existence et annonçant dès le titre de ce poème : « *Je voudrais vivre le danger* ». Car le poète qui se morfond connaît « *des cascades, qui rient* », « *des sources fraîches parmi les menthes où vont boire les ramiers* », un « *ruisseau clair aux rives parfumées* », des « *rivières étalées* » qui « *emportent la richesse humaine vers la mer* », un fleuve qui « *roule sur la ville sourdement, / Comme une haine / Qui s'étend* »<sup>3</sup>... Devant cette eau croupissante, il songe à l'eau vive : Paul Vaillant-Couturier travaille le contraste et la contradiction. Il ne méconnaît pas le risque que porte l'eau en elle, celui des « *grandes crues* », lorsque « *le fleuve se rue à l'assaut des quais et des rues* »<sup>4</sup>. Il connaît la puissance de la nature qui peut anéantir les édifices humains sans prévenir. Mais sous ses yeux et au fond de lui, « *l'eau dort* ». Cette eau, tombée là, est prisonnière d'un passé révolu, « *éboulé* » comme les pierres des châteaux en ruines. Il préfère la vie, au risque de la mort, plutôt que l'ennui qui finit par devenir son antichambre, le lieu de sa longue attente.

### 1-2- L'orage comme un engagement

En 1910, dans un long poème adressé à « *Ceux qui doutent...* », ceux dont la vie est sans consistance, parce que sans rêves, et qui « *d'âge en âge* » attendent l'orage, Paul Vaillant-Couturier écrivait :

---

<sup>2</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « *Je voudrais vivre le danger* », *La Visite du berger*, Éditions du temps présent, Paris, 1913, p. 54-60.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

Vous êtes abattus comme avant l'orage.  
D'âge en âge  
Vous attendez l'Orage.

Je sais. — Vous vous traînez sur les genoux,  
De rue en rue,  
Comme l'eau grise aux flots mous  
Dans les droits canaux plats, par les plaines nues  
De chez vous.

Vous allez par ondes d'êtres,  
Sans qu'on sache si vous passez...

Et les femmes ne se mettent pas aux fenêtres.  
Je sais.

Vous embuez l'air, ainsi qu'une pluie  
Molle, dans l'Automne... Et, las d'une vie  
Qu'ennuie  
La lassitude sans l'Effort,  
Vous avez peur d'une Mort,  
Que vous savez indéfinie...<sup>5</sup>

Dans l'entame de ce poème, apparaît encore le spectre d'une vie sans saveur, comparée à « *l'eau grise aux flots mous* », qui passe dans les rues et les canaux. Paul Vaillant-Couturier se lamente sur la condition humaine et sa banalité (« *Vous allez par ondes d'êtres, sans qu'on sache si vous passez...* »), mais aussi sur l'acceptation de ce sort par « *ceux qui doutent* » en passent leur vie à « *attendre un orage* ». Cet orage qui vient, dont l'irruption vient rompre la mélancolie, n'est autre que la Révolution :

Et la tempête  
Qui tord ses bras  
brise le faite  
Des chênes, dans les bois,  
Frappe à la tête  
Le haut peuplier qui s'abat...

---

<sup>5</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « *Ceux qui doutent* », in *Les Actes des poètes n°7*, Figuière et Cie, Paris, juin 1910.

Le vent s'affole,  
Et sur les bois,  
Qui ne sont qu'un luth sous des doigts,  
Pour le combat,  
Le vent hurle la *Carmagnole* !<sup>6</sup>

L'orage est ainsi constitué en métaphore de la Révolution qui « frappe à la tête » la monarchie et l'on comprend que c'est Louis XVI, ce « *haut peuplier qui s'abat* ». Le vent qui souffle est celui de la révolte, qui prend les airs d'une chanson populaire emblématique comme Paul Vaillant-Couturier les affectionne tant. Il ne faut donc pas craindre cet orage, dont les vrombissements rappellent « le son du canon » glorifié dans l'hymne révolutionnaire. « N'attendez pas l'orage, soyez l'orage », semble dire le poète. L'orage qui vient perturber la torpeur de la vie sociale est pour lui une bonne nouvelle, et son seul spectacle peut convaincre de ne pas s'apparenter à l'eau grise, pour rejoindre le camp de l'eau qui bouscule l'ordre des choses.

Vos cœurs que nous avons glanés  
Avec tant de peine  
Sont les plus beaux épis de la récolte humaine

Et maintenant, redescendez  
Le monde se relève  
Votre tâche est là-bas. sur la terre aux seins durs  
Vous croyez et vous êtes purs,  
Car vous avez gravi la montagne du rêve  
Vos souffles seront prêts pour l'orage futur.<sup>7</sup>

Pour Paul Vaillant-Couturier, on ne saurait traverser la vie en la subissant. Il opère ici un renversement : lorsqu'il se présente, peut-on faire autrement que de subir l'orage ? Mais le poète aime l'orage et ne le craint pas : c'est une forme d'eau qui l'inspire dans sa poésie comme dans sa vie.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

« *L'orage m'est cher et très anciennement* », explique-t-il dans un poème inédit datant d'après la guerre : « *J'ai dans le cœur, vois-tu, des gerbes réunies / De ces orages-là que j'aime et que je garde* »<sup>8</sup>. C'est le spectacle des orages de montagne, souvenir gravé de ses vacances enfantines dans les Pyrénées, qui a forgé sa sensibilité, au point qu'il ne gardât pas même un souvenir trop douloureux de ceux vécus dans les tranchées :

Ce sont ces orages d'enfance  
Dont on se sent jaloux et dont on est victime  
Qui volent (on dirait) des heures de vacances  
(Car c'est courir dehors, n'est-ce pas, les vacances ?)<sup>9</sup>

Il évoque ici l'orage vécu derrière les vitres, avec sa nature métallique, « *quand s'incrument les longs éclairs sur la rétine, / Comme avec un fer et que s'illumine / Le chêne en zinc percé par les gouttes de pluie* »<sup>10</sup>, mais aussi celui auquel on n'a pas réussi à échapper :

Les vêtements collent aux membres  
Le vent entre dans la poitrine  
Et l'être dévoré s'incline  
Devant cette beauté rageuse de septembre.<sup>11</sup>

Pour Paul Vaillant-Couturier, ce surgissement toujours unique a quelque chose de « *merveilleux* » et il va jusqu'à évoquer « *des accouplements de nuées* »<sup>12</sup> pour rendre compte de sa dimension charnelle.

---

<sup>8</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Un orage », Archives du Conseil national du PCF déposées aux Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, Fonds Paul Vaillant-Couturier, 488J/3.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> *Ibid.*

## 2- Métaphore de la société

C'est ensuite pour évoquer la société elle-même que Paul Vaillant-Couturier convoque l'eau, souvent associée à la figure de la foule, et invoquée comme un facteur ou un reflet de la misère.

### 2-1- La marée comme la foule

Paul Vaillant-Couturier rencontre la mer à Marseille, ville « immobile » que berce pourtant un « roulis perpétuel »<sup>13</sup>. Dès lors, elle s'apparente dans son imaginaire à la foule humaine. Au roulis des vagues répond le roulis du mouvement humain qui agite la ville :

Roulis des peuples sur les trottoirs,  
Roulis des phonographes dans les bars.  
Roulis des danses et des hanches professionnelles  
au souffle des harmonicas, sur les guitares.  
Roulis des gestes procréant le vide  
dans les ventres automatiques  
des dames qui tiennent boutique  
d'amour à l'ail, de vérole et de carie.<sup>14</sup>

Dans la ville se rencontrent la terre et la mer, non pas simplement dans une vision exaltant la nature, mais davantage à travers l'humanité elle-même qui l'habite. C'est par les corps (hanches, ventres...) qu'il décrit le mouvement de l'eau et par les haleines humaines qu'il détaille les odeurs de la mer (souffle, carie, vérole...), dans une vision décidément organique. Cette veine se confirme dans une nouvelle : « *L'ivrogne chante. Les odeurs d'essence, de cambouis, de poussière et de friture bouchent la porte de Paris et la foule est une marée de fraternité qui sent.* »<sup>15</sup> Paul Vaillant-Couturier

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Figures*, Revue Commune, Paris, juillet 1933, p. 56.



n'est pas dans le dégoût ; il ne décrit pas un tableau froid, il est dans la vie lorsqu'il écrit : « *une marée de fraternité qui sent* ».

L'expression de marée est souvent employée par l'auteur pour décrire la foule. Il décrit par exemple les rues de Belleville comme recouvertes d'une « *marée de têtes et d'épaules* »<sup>16</sup>. Mais, il utilise également l'expression dans des articles : « *Tout un jour une marée de délégués sénatoriaux, a battu les escaliers et inondé les portiques...* »<sup>17</sup> Ou encore : « *Ils se frayent avec peine un chemin au milieu de cette marée d'hommes et de femmes* »<sup>18</sup>. L'expression n'est pas péjorative, elle lui sert à désigner la foule vivante des manifestations comme ce jour de janvier 1934 :

Une foule dense, irrésistible comme une marée, clamant des mots d'ordre précis, mêlant les travailleurs que la bourgeoisie voulait opposer, ouvriers et fonctionnaires, confédérés et unitaires, socialistes et communistes, noyait la circulation, obstruait les avenues, embouteillait les voies, improvisait des éléments de barricades avec des bancs, des arbres et des grilles.<sup>19</sup>

La comparaison révèle ce que l'auteur voit dans la marée : un mouvement populaire, uni et conquérant, qui se diffuse dans les espaces de façon irrésistible. Mais, même si la marée s'approprie le rivage à force d'y revenir, Paul Vaillant-Couturier n'ignore pas le reflux. Dans le texte suivant, il s'adresse à la foule venue au spectacle dans un avertissement :

Ici foule tu vas entrevoir une phase  
du passé de ton existence...

[...]

Mais tu verras aussi des hommes

---

<sup>16</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Trains rouges*, Clarté, Paris, 1922, poème XV.

<sup>17</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « *Millerand et Billiet sont chassés !* », *L'Humanité*, 10 janvier 1927.

<sup>18</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « *Trente-cinq prolétaires français arrivent à Moscou* », *L'Humanité*, 24 octobre 1927.

<sup>19</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « *50 000 travailleurs tiennent la rue* », *L'Humanité*, 23 janvier 1934.

Et la grande houle des cœurs,  
Marée descendante et marée montante,  
Et, comme en un soir de tempête,  
Un marin sur une falaise,  
Tu assisteras au spectacle  
Du naufrage et du sauvetage  
Et des assassins et des sages  
Dont tu descends.  
Or souviens toi que ton destin dans tous les temps  
Doit s'accomplir à cette image.<sup>20</sup>

L'écrivain demeure dans une vision organique (« *la grande houle des cœurs* ») et il continue de se souvenir du naufrage, qu'il associe cette fois à la possibilité du sauvetage. Il insiste sur cette image de la marée : les spectateurs vont voir cette marée à laquelle il identifie le mouvement de l'humanité.

Son rapport à la mer est d'autant moins désincarné qu'elle est aussi un lieu de travail. À commencer par celui des marins, évidemment, mais il cite également, dans *Te voilà, Marseille*, armateurs, dockers, capitaines... Celles et ceux qui la fréquentent ne sont-ils pas à l'image de sa rudesse ? Le romantisme n'est pas nécessairement la première qualité qu'on accorde aux marins. Dans la nouvelle *Première classe*, la voyageuse russe a connu « un ancien matelot du Pétropalowsk, qui lui avait procuré de faux papiers : « *J'ai aimé le matelot Gregori Vassiliévitch, parce qu'il était comme une eau-de-vie brûlante, corrosive, qui me ranimait et me rongait.* »<sup>21</sup>

Dans son enquête sur *Le Malheur d'être jeune*, il donne la parole à un pêcheur : « *les pêcheurs ayant contribué à fournir les usiniers en centaines et milliers de kilos de poisson à des prix de famine, n'ont plus à présent, ces poissons étant mis en conserves, la possibilité de se payer simplement une*

---

<sup>20</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Prologue », Archives du Conseil national du PCF déposées aux Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, Fonds Paul Vaillant-Couturier, 488J/2.

<sup>21</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Première classe*, in *Le Bal des aveugles*, Flammarion, Paris, 1927, p. 95.

*boîte de sardines pour manger avec leur pain, étant en mer.* »<sup>22</sup> La mer est bien souvent associée, non seulement au populaire et au travail, mais aussi à la pauvreté, comme on le ressent dans son poème sur Marseille. Cette intuition était déjà là dans *Lettres à mes amis*, un texte écrit sur le front de la Première Guerre mondiale où il évoque son hypothétique fils : « *Entraînez-le souvent, mes amis, dans les quartiers populeux, noyez-le au plus gras de la marée qui monte et descend le dimanche les rues des faubourgs, de celle qui sort, en semaine, des ateliers. Il faut qu'il se sente là chez lui, car il sera pauvre.* »<sup>23</sup> Au plus « *gras de la marée* », l'expression revient décidément sous sa plume, comme une marque de cette épaisseur, de ce goût, de ce caractère charnel qu'il décèle dans la mer salée.

## **2-2- L'étendue d'eau comme la misère**

Dans son reportage en Chine, Publié en 1933, Paul Vaillant-Couturier raconte l'histoire édifiante du paysan Tcheng, rongé par la misère.

On dit que les Rouges sont des bandits, s'emporte un homme agité dans une échoppe. Mais où sont les bandits, s'il vous plaît ? Combien d'années d'impôts avez-vous dû payer d'avance ? Qu'a-t-on fait de l'argent versé pour consolider les digues ? Il a servi à acheter des perles à des putains et à payer des soldats pillards... Et voici que de l'ouest la nouvelle crue du fleuve annoncée arrive. L'eau monte et notre ville même est menacée.<sup>24</sup>

La scène, précisons-le, se déroule après « un remous de foule » provoqué par l'arrestation d'un militant. L'eau, dans ce texte représente clairement un danger contre lequel les pauvres ne sont pas prémunis. Le paysan a embarqué sa famille et il doit rentrer en catastrophe : « *Et Tcheng*

---

<sup>22</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Le malheur d'être jeune*, Les éditions du Détour, Bordeaux, 2021 (Paris, Éditions nouvelles, 1935), présentation par Danielle Tartakowski, p. 123.

<sup>23</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Lettres à mes amis*, dans Vaillant-Couturier écrivain, Textes littéraires : choisis et présentés par André Stil, Éditeurs français réunis, Paris, 1966, p. 22.

<sup>24</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « L'eau monte », *L'Humanité*, 10 décembre 1933.

*cherchait des yeux les arbres qui devaient lui indiquer sa route et des bosses des villages élevés. Tandis qu'ils glissaient sur l'eau noire, lui, sondant l'ombre et poussant de la perche, elle godillant.* »<sup>25</sup> Le journaliste ajoute :

Un petit matin livide se levait sur l'étendue d'eau sale et déjà le regard pouvait embrasser les détails des choses assez loin. [...] Mais il avait beau chercher, faire virer sa barque dans le courant devenu fort en cet endroit, il ne pouvait rien voir... Des morceaux de planche, de la paille de riz tourbillonnaient. Une colère de bête acculée le possédait. Il reconnut sur un point où des rameaux d'arbres dépassaient un remous à l'endroit où avait été sa maison, son fils et son père et la cachette d'argent de son père. Il fouilla les rameaux de sa perche et de son épuisette. Elles s'enfoncèrent dans une boue faite de ce qu'avaient été les briques crues de sa demeure... [...] Quand Tcheng eut rôdé longtemps sur l'eau vide, il se rappela soudain sa femme.<sup>26</sup>

L'eau est « *noire* », « *sale* » et « *vide* ». Le texte provoque un grand sentiment de solitude et de silence. Le paysan pauvre a tout perdu dans l'inondation, jusqu'à ses proches :

Tout le jour, Tcheng se laissa balloter par les courants du lac dans sa barque, couché à côté de sa femme morte... [...] Parfois il appelait son fils unique sur l'étendue de l'eau... [...] La ville ? Qu'irait-il y faire ? Que peut faire un pauvre parmi les riches... Et puis n'était-elle pas surpeuplée déjà des victimes des inondations ?<sup>27</sup>

La lutte des classes partage les eaux : « *Que feraient-ils sans vous, ces gens oisifs qui dépensent l'argent de la réparation des digues à se faire jouer des airs par des chanteuses dans leurs cours intérieures et à savourer des ailerons de requin quand vous crevez de faim ?* »<sup>28</sup> Le contraste est saisissant : quand les uns errent sur les eaux égarées en écopant, d'autres savourent des mets fins comme les « *ailerons de requins* ». C'est ainsi que le

---

<sup>25</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « C'était une fille », L'Humanité, 11 décembre 1933.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « On ne doit plus souffrir ! », L'Humanité, 12 décembre 1933.

<sup>28</sup> *Ibid.*

paysan Tcheng épousa la cause révolutionnaire, par l'effet de la montée des eaux, mouvement de misère déclenchant un mouvement révolutionnaire.

Quelques mois plus tôt, Paul Vaillant-Couturier était en reportage en Espagne et déjà, il faisant d'une étendue d'eau le théâtre édifiant d'un marasme :

Sur un air qui semble descendre d'une terrasse de minaret, Vincente un grand gars bronzé chante, à la barre, sous la voile latine de la barque aux flancs épais qui fend les eaux du lac d'Albufera, entre les immenses rizières de Soler, de Soliana et de Silia.

Les eaux ? Nous cheminons, en écartant une nappe dorée qui recule en ondulations molles, sous l'étrave. Les eaux ? Non. Cette partie du lac est littéralement recouverte d'oignons, qui flottent, de gros oignons d'Espagne au bulbe savoureux, et legs tiges vert tendre des pousses en panache s'entrecroisent et plongent tout autour de nous. Vincente s'arrête de chanter et de la main, désigne les oignons : Qué barbaridad ! (Quelle barbarie), dit-il.<sup>29</sup>

Les oranges et les oignons qui flottent ont été jetés par les passants dans les ruisseaux qui descendent de la montagne : ils ne valent plus rien. La crise est en train de frapper la république espagnole. Le lac porte le témoignage de cette crise, mais il est aussi le lieu de la détente : en somme, il condense le malheur et le bonheur qui s'y côtoient.

C'est dimanche et voici qu'au devant de nous vient une barque chargée de guitares et de rires. De belles jeunes filles aux cheveux fleuris descendent vers le lac. Un jeune homme chante à l'avant. Un autre remonte un gramophone. — Ça fait oublier un peu la misère, dit Vincente... Le lac nous tient.<sup>30</sup>

« *Le lac nous tient* », dit le jeune homme : le lac, finalement, est le lieu du réconfort, le lieu où l'on reprend des forces. Le monde est contenu dans ce tableau où l'on chante sur des barques parmi les oranges et les oignons qui flottent. « *L'odeur d'éther des oranges pourrissantes* » n'empêche pas les jeunes gens de se retrouver et de vivre. Et le chant qui monte de la barque est,

---

<sup>29</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Qué Barbaridad ! », L'Humanité, 29 avril 1933.

<sup>30</sup> *Ibid.*

évidemment, un chant révolutionnaire : « Ici ce sont les oranges et les oignons qui donnent, sous le plus indulgent des ciels, le spectacle de la barbarie civilisée du capitalisme. »<sup>31</sup> Ainsi, le lac, tout ce qu'il y a de plus immobile, voit émerger la Révolution.

### 3- Un motif lyrique et réaliste

Christophe Bourgeois analyse le lyrisme sous l'éclairage des « fins dernières » :

Tel qu'il se conçoit à partir du Romantisme, le lyrisme moderne se donne pour ambition d'être le lieu par excellence de la "peinture du moi"<sup>32</sup>. [...] La matière du chant embrasse ainsi toute notre expérience intérieure, c'est-à-dire cette capacité à ressentir, à désirer et à souffrir, cette capacité à vibrer au contact de tout ce qui émeut l'homme. [...] Cette intimité n'est donc pas repliée sur elle-même, elle s'ouvre à la profondeur superlative du monde tout entier.<sup>33</sup>

Cette ouverture du moi au réel, à défaut de l'universel, répond à la conception exposée en 1927 par Pierre Reverdy, invoquant un « *lyrisme de la réalité* »<sup>34</sup>, « *une explosion de l'être dilaté par l'émotion vers l'extérieur* »<sup>35</sup>, une résultante du « *choc d'une sensibilité solide au contact de la réalité* »<sup>36</sup>. L'articulation entre l'individu et le collectif est au cœur de la démarche de Paul Vaillant-Couturier. Indéniablement, son parti pris lyrique appelle la référence aux éléments, parmi lesquels l'eau, qui propose, au regard de la multiplicité de ses états, des ressources métaphoriques étendues. Parmi les

---

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> Pierre, Albouy, Préface, in Victor, Hugo, Les Rayons et les ombres, Œuvres poétiques, t. I, Gallimard, Paris, 1964, p. 1020.

<sup>33</sup> Christophe, Bourgeois, « Pourquoi des poètes ? Le lyrisme à l'épreuve des fins dernières », *Communio*, N° 260(6), 2018, 99-108. <https://doi.org/10.3917/commun.260.0099>.

<sup>34</sup> Pierre, Reverdy, Le Gant de crin, notes (1927), Flammarion, Paris, 1968, p. 15.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

motifs récurrents qui lui sont associés figurent le désir et la mort, qui ont tous les deux des rapports avec la fin : le désir la nie, la mort l'impose.

### 3-1- La mer comme un désir

Et tu me donnes cette joie,  
Marseille immobile,  
De prendre en toi la ville  
De vingt siècles d'espoirs en partance,  
Sur les coques qui se balancent  
Et de vingt siècles d'arrivées  
Sur la terre enfin retrouvée  
Par tous les désirs de la mer.<sup>37</sup>

Paul Vaillant-Couturier n'oublie pas ce que la mer porte « *d'espoirs en partance* », auxquels il ne s'agit pas de renoncer, malgré le drame. Dans un nouveau renversement de l'ordre des choses, le poète affirme que l'horizon de la mer reste la terre, « *enfin retrouvée* », et objet des « *désirs* ». C'est dans le réel que s'incarne le désir. Douée du pouvoir de désirer, la mer est ainsi personnifiée, portant en elle par excellence le désir du voyage. Pour Jonathan Culler, le lyrisme a cette conviction que « *les choses du monde, si l'on s'adresse à elles comme à des sujets, peuvent désirer, comme tous les sujets, transcender une condition purement matérielle et devenir spirituelles* »<sup>38</sup>. En 1927, dans la nouvelle *Hygiène*, Paul Vaillant-Couturier reprend autrement cette formule, comme pour la confirmer et la préciser. Ce n'est plus désormais la terre que la mer désire mais le bateau :

La mer attend le bateau... Elle désire le navire. Mais le navire fuit comme un cygne devant elle. Il glisse entre les bras de ses vagues. Mais après la mer, une autre mer monte à l'horizon... Elle est infinie comme le désir. La mer veut le secret des hommes. La mer veut le navire. Ses

---

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> Jonathan, Culler, Traduit de l'anglais (américain) par Thiphaine, Samoyault, « L'Adresse Lyrique », Poésie, N° 126(4), 2008, p. 130-143. <https://doi.org/10.3917/poesi.126.0130>.

vagues comme des bras s'élançant vers sa proue... Le bateau fuit. Mais le désir de la mer devient plus fort. Le bateau lutte en vain, ses agrès grincent, ses machines halètent, son équipage râle d'amour. La mer jette sur lui ses bras qui l'enlacent... Les soutes s'emplissent du désir écumant de la mer. Les hommes en vain défendent leur vie. Les lèvres des amants s'unissent ; la mer, folle de joie, hurle la tempête. Et le bateau se perd dans le giron tumultueux de la mer joyeuse.<sup>39</sup>

Cela renvoie à un poème de *Trains rouges*, dans lequel l'écrivain affirme : « *L'Europe et l'Asie sont un bateau / qui plonge en mer la proue du cap* »<sup>40</sup>. Ici, dans un nouveau renversement, il évoque « le secret des hommes », là où l'on pourrait attendre le mystère de la mer. La mer se nourrit de leurs secrets. Dans ce texte, les désirs de la mer, personnifiée en une femme, prennent corps. Elle provoque chez Paul Vaillant-Couturier des inspirations érotiques, voyant le voyageur soumis à ses transports amoureux. Dès lors, ce n'est pas une pulsion de mort qui la déchaîne, obligeant les hommes à défendre leur vie en vain, c'est le désir. La mort peut être au bout du désir, si l'on suit le raisonnement du poète, et mieux vaut qu'elle soit au bout du désir qu'au bout de l'ennui. Cette idée se confirme dans un poème inachevé de 1932 :

Va le désir,  
vogue le goût  
du voyage,  
n'importe où

Goût de fleur de thé,  
goût de fleur d'orange,  
de poulet séché,  
d'opium et de mangue...

Mers du Sud, colliers de corail  
aux ouïes des poissons torpilles,

---

<sup>39</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Le Bal des aveugles*, Paris, Flammarion, 1927, p. 189-190.

<sup>40</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Trains rouges*, *op. cit.*, poème XVIII.



Baltique de mai  
Baltique de lait  
et les phoques, humains et lisses...  
Méditerranée intense, où glissent  
des escadrons de dauphins bleus...  
Mer Rouge, aux requins paresseux  
mangeurs éternels de sillage...

Je voudrais changer de naufrage.<sup>41</sup>

La description de la mer se fait organique, convoquant des goûts et des parfums exotiques (thé, mangue...) qui appellent au voyage. Alors, depuis les mers du Sud, il emmène le poème jusqu'en mer Baltique, changeant les couleurs, passant de la gamme chaude du jaune et de l'orange à celle blanc et au bleu (lait, phoques, dauphins...), et passant également du registre végétal au registre animal. Paul Vaillant-Couturier convoque les sens : la vue, le goût, l'odorat... La mer dans sa multiplicité symbolise donc chez lui la plénitude de l'existence, avec ses joyeux tumultes et son inattendu. Même si, au bout du voyage, se trouve toujours le naufrage, cette immensité n'est pas vide : elle est vivante et l'on peut y faire une expérience sensorielle puissante.

— La mer, regardez la mer... Elle est trop grande. Elle est tout autour... Nous sommes ici, perdus vous et moi sur ce bateau, sur cette planche. Ecoutez, voulez-vous que je danse la mort du bateau ? Chantez.

L'Américain s'essaya. Mais il ne put sortir que quelques mesures d'un jazz bruyant.

— Non. taisez-vous... pas ça, pas ça.

Elle dansa sur le silence de la mer et la cadence des moteurs en psalmodiant quelque chose "d'artiste"...<sup>42</sup>

Dans ce dialogue entre deux voyageurs pris dans le huis-clos que la mer organise, l'immensité se lie au silence. Paul Vaillant-Couturier a

---

<sup>41</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Poésie : œuvres choisies*, préface de Léon Moussinac, Éditions sociales internationales, Paris, 1938, p. 148-150.

<sup>42</sup> *Ibid.*

beaucoup évoqué le vacarme à travers le mouvement des vagues et l'écume, et lorsqu'il convoque le silence, c'est parce que l'horizon s'est dégagé et que l'eau s'étend à perte de vue.

L'immensité appelle la liberté. On est privé à la fois de ses mouvements et de l'horizon lorsque l'on est en prison. Dès lors, comment pourrait-on être surpris que, derrière les barreaux, Paul Vaillant-Couturier, qui fut un grand voyageur, se raccrochât à la mer :

Le vent frappe sur mes barreaux...  
La prison n'est que haubans...  
La prison n'est que navire...  
[...]  
Nous n'irons jamais à Valparaiso...  
et je suis sur le bateau....  
qui ne part jamais en croisière...<sup>43</sup>

L'écrivain se laisser aller à une évocation douce-amère. Imaginer la prison comme un bateau, c'est imaginer la mer ; c'est à la fois poser la possibilité d'un départ et son impossibilité. La mer comme antithèse de la prison, demeure ainsi une métaphore de la liberté. Paul Vaillant-Couturier met en scène cette dimension dans une confrontation plus directe encore s'agissant des marins emprisonnés à Toulon, dans une pièce de théâtre<sup>44</sup> qui se termine par leur délivrance au son de *L'Internationale*. Et au démarrage de son long voyage jusqu'en Chine, il alerte les lectrices et les lecteurs :

Tu ne t'évaderas pas ! De toi-même ? Non plus . [...] Paris-Shangai . Il n'y a que la toile de fond qui change en se déroulant sous tes yeux... [...] c'est la découverte de la prison de la terre impérialiste, avec tous ses quartiers, ses

---

<sup>43</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Le vent », Poésie. Œuvres choisies, op. cit., p. 147.

<sup>44</sup> Paul, Vaillant-Couturier, À la maritime, Paris, Union Fraternelle des Marins et Anciens Marins, 1928.

divisions, ses cellules, ses cahots, ses tortures, ses chaînes,  
ses échafauds et ses gardes-chiourme.<sup>45</sup>

Ainsi, pour lui, la mer avec son image de liberté, est elle-même enfermée dans la prison de la terre. Mais, s'il apparaît dans ce tropisme pour l'eau un certain goût de la contemplation, celle-ci est le plus souvent mise au service du récit, comme un appel à prendre conscience. « *Décider qu'on poème est lyrique, écrit Jonathan Culler, consiste à identifier un acte de conscience* »<sup>46</sup>. Le poète s'adresse sans doute à lui-même, mais aussi aux autres. Le recours à la métaphore de l'eau est, pour Paul Vaillant-Couturier une manière de donner à comprendre le mouvement du monde lui-même. Dès ses premiers poèmes, là où le bucolique est encore dominant, il se refuse à demeurer dans une contemplation béate. Ainsi, s'il aime le merle d'eau, c'est « *parce qu'il est doux et sauvage, / comme la neige et comme l'eau.* »<sup>47</sup>. Et lorsqu'il s'adresse à la truite qui joue avec son hameçon, il la prévient : « *Je ne suis pas cette eau qui pour deux guêpes bouge, / petite truite bleue et rouge...* »<sup>48</sup> Et il l'incite à jouer plutôt avec les gouttes d'eau du lac de montagne « *qui est le miroir immobile du ciel* »<sup>49</sup>. Au fil du temps, de miroir immobile du ciel, l'eau est devenue sous sa plume le miroir animé de l'humanité. Elle est le mouvement des passants dans les rues populaires ou celui des manifestants qui revendiquent ; elle est la Révolution, s'il le faut. Elle a les traits de l'humanité, ses odeurs, son goût, ses caresses, ses brutalités. Il fait de l'eau un vecteur d'une parole vivante. Et c'est ainsi qu'il porte sur elle un regard chargé de politique. « *Mon Dieu, quel est le rivage ?* »<sup>50</sup>, interrogeait Paul Vaillant-Couturier dans un poème de jeunesse,

---

<sup>45</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Prison de la Terre », L'Humanité, 12 novembre 1933.

<sup>46</sup> Jonathan, Culler, op. cit.

<sup>47</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Le Merle d'eau », Poésie : œuvres choisies, préface de Léon Moussinac, Éditions sociales internationales, Paris, 1938, p. 62-63.

<sup>48</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Truite », Poésie : œuvres choisies, op. cit., p. 65.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> Paul, Vaillant-Couturier, La Visite du Berger, op. cit., 1913, p 141.

entrevoyant déjà la mer comme habitée du désir de la terre. C'est était déjà une façon de s'assimiler à elle pour une principale raison : c'est une merveilleuse représentation de la liberté.

Dans l'hommage qu'il rendit au peintre Paul Signac au moment de son décès, Paul Vaillant-Couturier écrit : « *Signac aimait l'art, l'humanité et la mer, trois horizons illimités.* »<sup>51</sup> Ce passage explicite ce qui lui inspire la mer à lui-même et la puissance de sa charge imaginaire.

### **3-2- La mer comme un linceul**

« *On sait les détails de son dernier voyage, écrivit Paul Vaillant-Couturier. Le départ malgré l'orage et la fin dans l'océan glacial au bord du pôle.* »<sup>52</sup> C'est dans la mer de Barents — et l'orage n'y était pas pour rien — que périt son ami le plus cher, Raymond Lefèvre. Le poème d'ouverture de *Trains rouges*, rappelle encore l'événement :

La mer, avec ses lames qui s'effacent,  
Et ses effeuillements d'oiseaux.  
La mer, avec ses barques qui s'effacent  
Eau monotone qui n'est que l'eau.

Et moi, naufragé sans récif  
Naufragé sans ceinture  
Éperdu d'être ainsi, tout seul  
Entre les vagues d'une foule  
Qui s'applaudit d'être un linceul...<sup>53</sup>

Dans ces quelques vers, déjà pointent les thèmes que la mer inspira à Paul Vaillant-Couturier. On y retrouve la monotonie de l'eau calme, mais aussi le mouvement et le danger, ainsi que la métaphore de la foule. Dans cette foule revenue au calme « *monotone* », il se sent si seul. L'eau calme ne

---

<sup>51</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « L'exemple de Paul Signac », *L'Humanité*, 18 août 1935.

<sup>52</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Raymond Lefèvre », *L'Humanité*, 1<sup>er</sup> novembre 1921.

<sup>53</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Trains rouges*, *op. cit.*, poème I.

le trompe pas pour autant : dans le dernier poème du recueil *XIII Danses Macabres*, il concluait sur ces vers évoquant l'assassinat de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht : « *Ce soir pour clôturer le bal / La mort jettera dans le noir canal / le corps de Rosa près du corps de Karl.* »<sup>54</sup>

L'écrivain eût pu détester la mer à cause du drame, mais elle le fascinait, et lui semblait ne pas pouvoir s'y réduire. Elle apparaît encore dans d'autres poèmes du recueil et il finit par expliquer pourquoi elle ne mérite pas davantage son aversion :

La mer contient la mort des poissons  
Des algues et des coquillages,  
Un monde énorme qui pourrit dans l'eau.  
La terre, elle, contient les os  
De milliards et de milliards d'hommes.  
La terre vivante est pétrie de morts  
Comme la mer.<sup>55</sup>

Ainsi, la mer, comme la terre, est un monde où se jouent la vie et la mort. « *J'appartiens à la terre et à la mer* »<sup>56</sup>, proclame-t-il en écho dans un autre poème encore. Comme peut l'être l'orage, la mer peut être sauvage et déchaînée. Il répète cette dualité à propos de l'océan :

Océan bruit circulaire  
Océan nuit circulaire  
On gravite  
L'orbite  
Des phares  
Océan écume d'oiseaux  
Écume de flot  
Écume de sable  
Floraison d'une vie ardente  
De poissons verts frottant leurs ventres  
Sur le grain lisse des fonds froids

---

<sup>54</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *XIII Danses macabres*, Clarté, Paris, 1920, poème XIII.

<sup>55</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Trains rouges*, op. cit., poème XVIII.

<sup>56</sup> *Ibid.*, poème XIV.

Jardin d'anémones vivantes

Océan père du vent et de la nuit

Océan qui fus un chemin...

Océan de Toussaint

Océan qui n'es plus qu'une pierre de tombe<sup>57</sup>

Paul Vaillant-Couturier affectionne cette forme de l'anaphore, qui se décompose, dans son écriture comme autant de vagues recommencées. La mer inspire son rythme et la musique de son phrasé. L'océan regorge de vie : oiseaux, fleurs, poissons verts, anémones vivantes... « *vie ardente* ». Lui-même est un organisme vivant, doté d'un mouvement « *circulaire* », et de son « *bruit* ». Mais il ne peut s'empêcher de rappeler ici le lecteur à son danger et à sa nature de « *tombe* ». C'est bien une tombe qu'il vient de décrire froidement, sans doute celle de Raymond Lefèbre. L'océan ne semble pas ici être l'auteur du drame, mais bien le lieu du repos du mort, la tombe ou le linceul.

Car décidément, Paul Vaillant-Couturier ne se résout pas à enfermer l'océan derrière un masque funéraire :

Océans massifs,  
continents en plongée,  
et vos villes illuminées  
de phosphorescents récifs,  
ensoleillés d'anémones,  
où sur les navires perdus  
Chantent des chants point entendus,  
Sous le vent des courants tendus,  
Les cyprès marins à cent bouches...

Passager de bateau-mouche...

Va de Suresnes à Charenton

A chaque bout tourne en rond..

---

<sup>57</sup> Paul, Vaillant-Couturier, « Océan », Archives du Conseil national du PCF déposées aux Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, Fonds Paul Vaillant-Couturier, 488J/3.

Tu voudrais changer, tu voudrais changer...  
Mais tu n'es qu'un passager..  
de bateau-mouche.<sup>58</sup>

Renouant avec un lyrisme de l'émerveillement, Paul Vaillant-Couturier surligne la vie dans l'océan, où l'on trouve même des villes illuminées, où vibrent « *des chants point entendus* »... Si l'on y risque le naufrage, c'est bien avant cela, de vivre qu'il s'agit. À celui qui voudrait « *changer de naufrage* » parce qu'il est plongé dans l'ennui, l'écrivain rappelle qu'il a choisi de renoncer au voyage dans l'immensité des flots salés pour demeurer coincé entre les boucles de la Seine. Invitation au voyage...

### **Conclusion**

Au fil de son œuvre, Paul Vaillant-Couturier fait de l'eau un référentiel qui lui permet de décrire l'existence. Il ne s'agit pas de l'idéaliser à peu de frais : grâce à elle, il dessine un chemin entre le réel et l'idéal. Le lyrisme de Paul Vaillant-Couturier, tel que l'illustre son rapport à l'eau, n'est pas une fuite en dehors du réel. Opérant des renversements, l'écrivain est inspiré par le mouvement que propose l'eau sous toutes ses formes, avec sa puissance, son inattendu, son « *gras* »... Avant de courir le grand monde jusqu'aux rizières de Chine, c'est d'abord dans les rivières de son enfance qu'est née cette inspiration. Loin d'une évocation demeurant éthérée, l'écrivain en fait la source de nouveaux narratifs inscrits dans son contemporain. Le parti pris lyrique qui le caractérise est bien servi par l'élément mais il se charge d'une vision très organique ou très sociale. Ainsi, prise comme un trait d'union entre le réel et sa représentation, l'eau apparaît dans son œuvre avec son ambivalence : rive et large, fossé et océan, calme et tempête, misère et richesse, mort et vie. Pour Paul Vaillant-Couturier, l'eau semble devoir être d'abord considérée pour son mouvement.

---

<sup>58</sup> Paul, Vaillant-Couturier, *Poésie : œuvres choisies, op. cit.*, p. 148-150.

## Bibliographie

- *Les Actes des poètes* n°7. (1910). Paris : Figuière et Cie.
- Albouy, Pierre. (1964). Préface. In Hugo, Victor. *Les Rayons et les ombres*, Œuvres poétiques, t. I. Paris : Gallimard.
- Bourgeois, Christophe. (2018). « Pourquoi des poètes ? Le lyrisme à l'épreuve des fins dernières », *Communio*, N° 260(6). <https://doi.org/10.3917/commun.260.0099>.
- *Commune*. (1933). Paris : AEAR.
- Culler, Jonathan. Traduit de l'anglais (américain) par Samoyault, Thiphaine. (2008). « L'Adresse Lyrique », *Poésie*, N° 126(4). <https://doi.org/10.3917/poesi.126.0130>.
- Rabaté, Dominique. (2001). *Figures du sujet lyrique*. Paris : Presses universitaires de France.
- Reverdy, Pierre. (1968). *Le Gant de crin*, notes (1927). Paris : Flammarion.
- Vaillant-Couturier, Paul. (1913). *La Visite du berger*. Paris : Éditions du temps présent.
- Vaillant-Couturier, Paul. (1919). *Lettres à mes amis*. In *Vaillant-Couturier écrivain*, Textes littéraires : choisis et présentés par André Stil. Paris : Éditeurs français réunis, Paris. (1966).
- Vaillant-Couturier, Paul. (1920). *XIII Danses macabres*. Paris : Clarté.
- Vaillant-Couturier, Paul. (1922). *Trains rouges*. Paris : Clarté.
- Vaillant-Couturier, Paul. (1927). *Le Bal des aveugles*. Paris : Flammarion.
- Vaillant-Couturier, Paul. (1928). *À la maritime*. Paris : Union Fraternelle des Marins et Anciens Marins.
- Vaillant-Couturier, Paul. (1935). *Le malheur d'être jeune*. Paris : Éditions nouvelles / Bordeaux : Les éditions du Détour (2021). Présentation par Danielle Tartakowski.
- Vaillant-Couturier, Paul. (1936). *Au service de l'esprit*. Paris : Éditions sociales.
- Vaillant-Couturier, Paul. (1938). *Poésie : œuvres choisies*, préface de Léon Moussinac. Paris : Éditions sociales internationales.
- Vaillant-Couturier, Paul. Archives du Conseil national du PCF déposées aux Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, Fonds Paul Vaillant-Couturier, 488J. Et Archives de *L'Humanité* sur le site de la BNF.